

CHAPITRE 1

UNE PROVINCIALE À VERSAILLES

— Non, Éloïse ! Ce n'est pas la peine d'y revenir, tu es punie.

Cette voix, sortant de sous cette remarquable moustache fournie, brune en diable et recourbée, Éloïse la connaissait bien, c'était celle que son père prenait quand il n'était pas satisfait d'elle... pas satisfait du tout.

Il ne se mettait jamais en colère, mais, en bon mousquetaire du roi, il savait se faire respecter. Un simple froncement de sourcils de Tristan de Lupignac suffisait en général à calmer les plus acharnés des contestataires... On savait, dans tout Versailles et bien au-delà, la lame redoutable et l'honneur rigide de ce diable de provincial venu du « plus crotté des évêchés », comme Richelieu avait, en son temps, surnommé son Cantal natal.

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

Bien moins connus que les Gascons, ils étaient pourtant nombreux, ces nobliaux au manteau élimé, fils de seigneurs désargentés, héritiers de châteaux des courants d'air, à délaisser leurs terres sauvages au climat rude pour tenter leur chance à Paris.

Le père d'Éloïse était de ceux-là.

Sa demeure tenait plus de la ferme crapaude que du château de conte de fées, plantée d'une unique tour qui servait de nichoir aux pigeons et aux chauves-souris. Accrochée à son flanc de vallée, sur un socle de roche bossu, telle une tique sur le dos d'un chien, elle veillait sur trois humbles chaumières et quelques arpents de terre revêches donnant plus de cailloux que de récolte. Son épouse et lui s'y étaient pourtant agrippés, à leur coin de nulle part.

Dame Olympe, la mère d'Éloïse, qui avait connu les fastes de la Cour, mais leur préférait les montagnes, leur grandeur et leur calme, son petit paradis comme elle disait, ne voulait pas d'autre villégiature pour vivre et mourir.

Elle y était bien morte, voici quatre ans, un automne, sa saison favorite, quand les pentes chevelues se marbraient de mille couleurs...

Elle était partie d'une méchante humeur des bronches. Ni les remèdes de la vieille Mireilha, la sachante du village, ni les saignées du médecin qu'on avait fait venir d'Aurillac, ni les prières du prêtre n'avaient pu la sauver.

Elle s'était éteinte comme une fleur qui fane, sans éclats ni fureur, avec un mot gentil pour son mari et pour sa fille, son regard clair et serein leur disant tout l'amour qu'elle avait pour eux et les assurant qu'elle les attendrait dans l'autre monde.

Le tourment avait été pour eux.

On l'avait enterrée à quelques pas du castel, sous ce chêne qu'elle aimait tant et d'où elle contemplait les montagnes, un livre à la main. Elle pouvait y passer des heures et ne rentrer qu'à la nuit presque faite.

Combien de fois Éloïse l'avait-elle rejointe sous la couverture dont elle s'emmitouflait pour qu'elle lui lise à haute voix des morceaux choisis !

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

Elle avait laissé un vide immense derrière elle. Éloïse s'était réfugiée pendant trois jours dans les bois.

Son père s'en était à peine inquiété. Anéanti par la mort de celle qui était tout pour lui, il errait dans le château telle une âme en peine, traquant la présence de sa défunte épouse dans chaque pièce... Il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Éloïse, qui le voyait boire souvent plus que de raison, avait craint qu'il ne sombre dans l'alcool.

Son réconfort, elle l'avait trouvé dans cette nature et ces montagnes qu'elle aimait tant.

Sa mère avait tenté de lui apprendre les tâches réservées aux femmes dans cette société, mais Éloïse n'y avait pas goût. Au secret des points de croix et de la tapisserie, elle préférait l'escalade, la pêche, ou mieux encore... l'escrime.

Rien ne lui plaisait plus que ces leçons qu'elle parvenait à arracher à son père, qui jugeait inconvenant qu'une fille manie l'épée, mais avait la faiblesse de lui céder. Éloïse se révélait très douée, et son père en concevait, malgré lui, une certaine fierté.

Et puis il y avait la vieille Mireilha, qui avait été sa nourrice, auprès de laquelle Éloïse venait sécher ses larmes quand ça n'allait pas. Elle avait toujours été là pour elle dans les bons et mauvais moments. Mais en plus, connaissant tout des montagnes, de leurs habitants et de leurs secrets, elle était, pour la jeune fille, un véritable puits de science. Elle lui apprenait les plantes, les mœurs et l'usage des animaux et, surtout, les légendes que cachait chaque rocher de ce pays où se dissimulaient mille fées, mille lutins, quelques galoups et autres terreurs nocturnes. De sa voix inimitable, Mireilha savait convoquer tout ce monde imaginaire pour se faire peur à la veillée.

Aussi, Éloïse n'avait pas éprouvé trop de tristesse quand son père, que ce castel et ces terres hantés par la présence de la défunte tourmentaient, avait répondu à l'appel du roi Louis XV.

Après la Régence¹, le roi Louis XV avait réinstallé la Cour à Versailles et y avait rassemblé autour

1. Période qui succède à la mort de Louis XIV. En attendant que Louis XV, arrière-petit-fils de ce dernier, soit en âge de gouverner, le pouvoir est assuré par Philippe II d'Orléans, neveu de Louis XIV. On appelle cette période la « Régence ». Philippe II, qui n'aimait pas Versailles, installa la Cour au Palais-Royal.

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

de lui la noblesse de France. Parmi elle, quelques mousquetaires et autres maîtres d'armes qui savaient manier l'épée, pour garder et protéger toutes ces belles et bonnes gens...

Son père, qui se mourait à petit feu entre les murs vides de sa demeure, avait décidé de se rendre à Versailles et de mettre ses talents de bretteur au service de sa majesté.

Il avait demandé à sa fille de venir avec lui, mais Éloïse, déchirée à l'idée de quitter ses chères montagnes et Mireilha, l'avait supplié de rester avec la vieille sachante.

Son père, devant son entêtement, et peut-être aussi parce qu'il ne se voyait pas, dans ses débuts à la Cour, s'encombrer d'une enfant, avait fini par accepter.

Elle avait été triste, bien sûr, de le voir partir, mais il lui avait promis de revenir régulièrement, ce qu'il avait fait. Elle le rejoindrait à Versailles quand il y serait bien installé.

Mais elle avait tant de bonheur à grimper les montagnes, à plonger dans les torrents, à participer aux fenaïsons avec les jeunes du village et à passer

ses soirées avec Mireilha, qui lui faisait partager son savoir, qu'elle en oubliait tout le reste.

Bref, depuis quatre ans, elle vivait une merveilleuse existence, surtout la dernière année, où elle avait fait, un soir, une singulière rencontre...

Mais tous les rêves, devait-elle apprendre, ont une fin, le sien comme les autres.

Mireilha se faisait vieille et, même si Éloïse la pensait immortelle, ce n'était pas le cas.

Elle s'en était allée aussi, un soir de printemps, alors que les montagnes se couvraient à nouveau d'un semis de couleur, comme si la vieille femme avait attendu leur fleuraison pour partir...

Éloïse avait été anéantie. Sans le soutien de son nouvel ami, elle ne s'en serait pas sortie.

Privée de toute volonté, elle n'avait pas pu opposer un « non », même de pure forme, quand son père, après avoir appris la mort de sa nourrice, était venu la chercher.

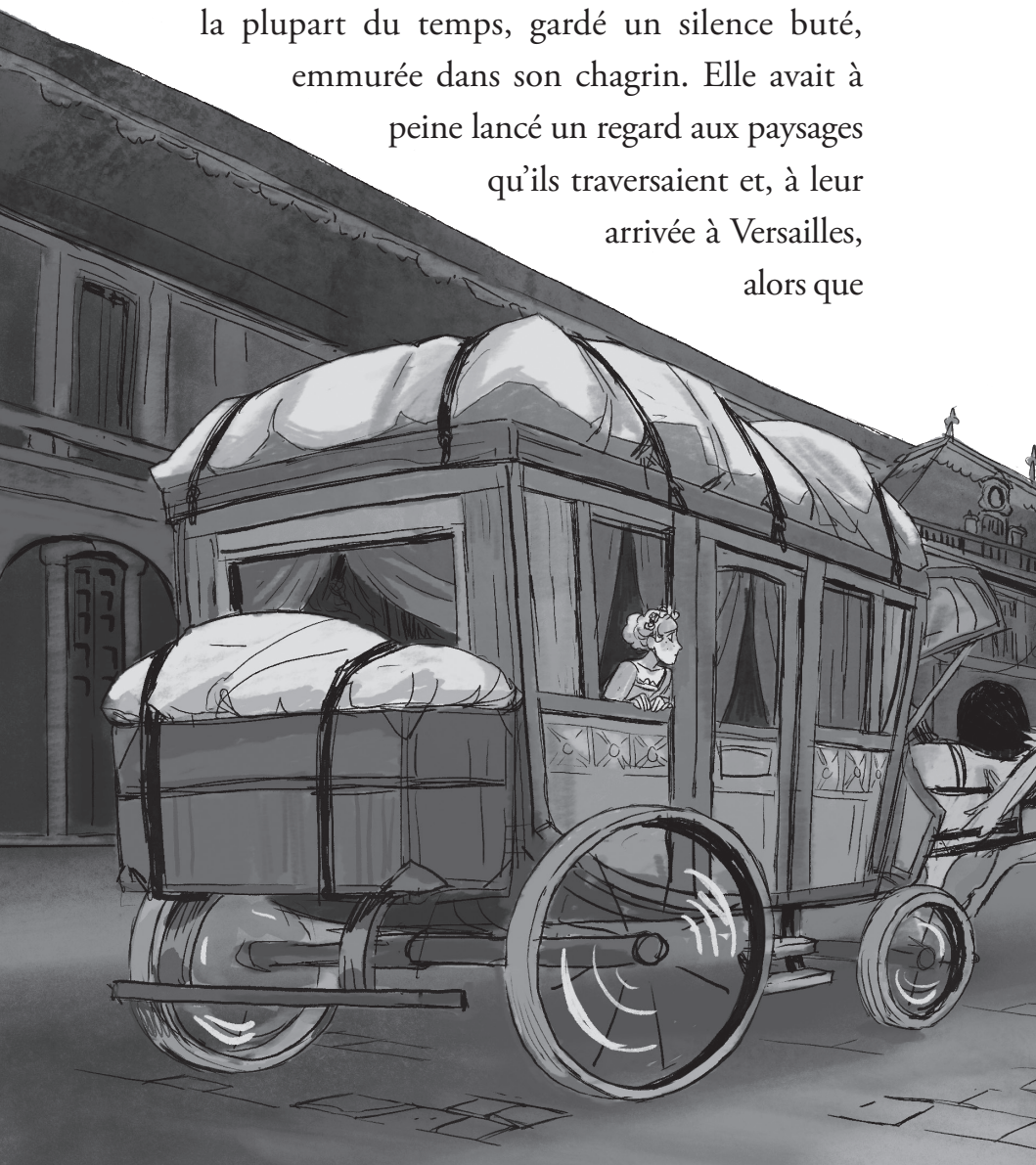
Elle était donc montée à Versailles.

Elle se rappelait ce long trajet dans la diligence qui les emmenait depuis Aurillac, par ces routes

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

cahotantes... leurs arrêts dans autant de relais de poste les sept jours qu'avait duré leur voyage jusqu'à la nouvelle demeure du roi.

Son père avait essayé de lui parler, mais elle avait, la plupart du temps, gardé un silence buté, emmurée dans son chagrin. Elle avait à peine lancé un regard aux paysages qu'ils traversaient et, à leur arrivée à Versailles, alors que



UNE PROVINCIALE À VERSAILLES

son père lui vantait depuis des jours les merveilles du château, n'avait pas été plus bouleversée que ça... Du moins, l'avait-elle bien caché.

Certes, elle n'avait jamais vu de bâtiment comparable à celui-là, par son luxe, la taille de ses fenêtres, ses statues. Même dans ses rêves les plus fous, elle n'en avait pas imaginé autant.

Mais les montagnes étaient plus grandes encore, et bien plus vieilles, et elles ne l'impressionnaient pas non plus, alors...

Pas plus que ne l'impressionnaient tous les courtisans qui se bousculaient ici, quémandeurs de faveurs qui rivalisaient d'audace vestimentaire, de couleurs, de perruques et de dentelle en pépiant à qui mieux mieux.



ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

Ils lui faisaient l'effet d'une basse-cour, volatiles stupides et serviles qui gravitaient autour du pouvoir pour en ramasser les miettes. Elle les avait tout de suite catalogués comme insignifiants.

Et son calvaire avait commencé. Car pour vivre à la Cour, il fallait en adopter les usages. On n'aurait pas supporté qu'une jeune provinciale se montre dans le couloir du château habillée comme une simple souillon, ainsi qu'elle en avait l'habitude. Ici, même le dernier des jardiniers officiait avec une vêtue décente.

Son père avait donc engagé dame Agrippine pour lui inculquer le maintien et les règles de la Cour...

Dire que l'aversion avait été immédiate et réciproque entre Éloïse et sa préceptrice était un doux euphémisme.

L'eau et l'huile bouillante n'auraient pas réagi plus violemment.

Là où dame Agrippine n'était que rigueur, usages, ordres et simagrées ridicules, Éloïse était chaos, nature et liberté.

Elle ne supportait ni les robes, ni les culottes, ni les paniers, ni la poudre, ni les bas, ni les souliers à talons qui lui comprimaient les pieds et l'empêchaient de courir, elle qui n'aspirait qu'à crapahuter et grimper aux arbres... Quant aux perruques, mieux valait ne pas y penser. Lui en faire porter une plus de dix minutes sans qu'elle soit ravagée relevait du miracle.

Les cours de maintien se soldaient donc invariablement par des cris, des larmes (pas les siennes) et le départ précipité de dame Agrippine.

Aujourd'hui n'avait pas fait exception à la règle.

Après un épisode de « débobinage » de perruque particulièrement réussi, la « professeure » avait quitté en fureur les appartements de Tristan de Lupignac en jurant bien qu'elle n'y remettrait jamais plus les pieds.

Et son père, bien sûr, était venu trouver Éloïse.

Il y avait eu explication, fâcherie, et, une fois de plus, punition... Elle était consignée dans sa chambre pendant que se donnait, au château, un grand bal masqué.

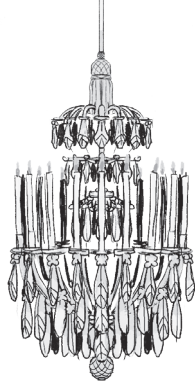
ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

Ce n'était pas qu'elle prisait vraiment ce type de festivités, mais elle s'ennuyait tant... À défaut d'autre chose, elle aurait pu y chaparder quelques mignardises qu'elle serait allée consommer au Grand Trianon, le seul endroit qui lui plaisait vraiment dans cette folie architecturale.

Cette fois, c'en était trop.

La porte se refermait à peine, alors que son père l'enfermait à double tour, qu'une voix moqueuse et légèrement nasillarde s'éleva derrière elle.

— Bravo ! Tu t'es surpassée aujourd'hui.



CHAPITRE 2

UN ÉTONNANT COMPAGNON

— C'est ça, moque-toi en plus !

Éloïse se retourna, chercha un instant avant de poser son regard sur un étonnant petit personnage.

Il se tenait assis au sommet de la grande armoire de la pièce et la considérait d'un regard railleur.

Tout en lui avait de quoi surprendre : son pantalon descendant à mi-mollet, ses chaussures de cuir lacées, visiblement pas assez luxueuses pour la Cour, et pas du tout dans la mode actuelle, de très bonne facture néanmoins, le genre qu'auraient rêvé de posséder les croquants du royaume tant elles paraissaient faites pour arpenter tous les chemins.

Il en allait de même avec le reste de sa vêtue : de son étrange gilet à la coupe inhabituelle au déroutant chapeau qui le coiffait – ou du moins

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

coiffait les crins en bataille qui
lui tenaient lieu de cheveux, si
roux qu'ils semblaient presque
brûler sur son crâne comme
une couvaison de braises.

Une couleur à laquelle
faisaient écho ses yeux qui,
d'un brun si clair qu'ils
tiraient sur l'orange et le
jaune, flamboyaient de
leur propre lumière.

Mais on oubliait
tout cela quand
on découvrait
les deux
petites



cornes pointues qui saillaient du front de l'étonnant homoncule¹, et la longue queue qui, présentement, s'agitait dans son dos comme celle d'un chat.

Bref, il avait l'allure de ce qu'il était très exactement... un pittoresque et campagnard diabolotin.

Un diabolotin qui lui répondit sans une hésitation.

— Faut dire que tu n'y es pas allée de main morte avec la mère Agrippine. La traiter de vieille bique, c'était pas très délicat...

— Je suis pas délicate. Et puis je l'ai pas traitée de vieille bique... rétorqua aussitôt Éloïse. Je l'ai traitée de vieille dinde déplumée !

— Ah ! Excuse-moi.

L'étrange gnome se saisit le menton pour prendre un air très réfléchi.

— C'est vrai, c'est bien mieux.

Sa remarque lui valut une horrible grimace avec tirage de langue, alors que le regard d'Éloïse le quittait déjà pour se fixer sur la grande fenêtre de la pièce.

1. Un homoncule (du latin « homonculus ») est un petit être à forme humaine qu'auraient fabriqué les alchimistes.

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

Les yeux luisants de l'étonnant petit personnage suivirent les siens.

— Non... tu ne vas quand même pas me dire que...

Éloïse, l'ignorant superbement, se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit et se pencha à l'extérieur.

Sous elle, la façade du palais plongeait sur deux étages et une quinzaine de mètres.

C'était haut. Il y avait bien de quoi donner le vertige à nombre de personnes ou, à tout le moins, les dissuader de se pencher ainsi qu'Éloïse le faisait pour regarder à droite et à gauche et s'assurer que...

Oui ! Son père avait laissé la fenêtre de son appartement entrouverte. La journée avait été chaude, et, situé sous le toit, leur logement se transformait vite en étuve.

Tristan de Lupignac avait beau habiter à Versailles depuis quelques années, il n'en restait pas moins « Cantalou » et supportait mal la chaleur, surtout la nuit. Quant à elle, fille des montagnes qu'elle était, à courir sur des crêtes ou à grimper des falaises à en

concurrencer plus d'un chamois, ce n'était pas deux étages qui allaient lui faire peur.

Elle appela donc, en se tournant vers le petit personnage qui la fixait d'un regard oscillant entre amusement et exaspération.

— Dracou ! On y va !

« Dracou. » C'est ainsi qu'elle le nommait depuis cette nuit où ils s'étaient rencontrés. Ce nom lui était venu spontanément, puisqu'il était... eh bien... le Drac.

Ça paraissait étrange, dit comme ça, mais c'était pourtant la stricte vérité.

Là-bas, dans les montagnes d'Éloïse, on appelait ainsi un diabolotin, un petit démon... le fils du diable... Un fils si insupportable qu'il avait été mis à la porte des enfers et envoyé dans le monde d'en haut par son propre géniteur pour tourmenter les mortels.

Alors depuis, *lo Drac* jouait des tours pendables aux montagnards. Il nouait les queues des chevaux, renversait des objets... Bref, il faisait ce qu'il savait le mieux faire naturellement : des bêtises.

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

Tout ceci la nuit car, bien sûr, il craignait la lumière du soleil qui l'aurait fait disparaître... ou, du moins, lui était très désagréable.

Or, il se trouvait que ce diabolotin-là avait une obsession : les chiffres.

Il ne pouvait s'empêcher de compter les choses.

Pour s'en protéger, il suffisait donc de disposer devant sa porte une coupelle remplie de grains... Le Drac ne pouvait se retenir de les compter. Le temps qu'il ait fini, le jour était levé et il s'évaporait.

Et le Drac en question avait égaré ses pattes vers le coin de vallée où vivait la famille Lupignac pour jouer ses tours pendables aux villageois.

Funeste erreur !

C'était sans compter la vieille Mireilha, qui en connaissait un bout sur les diableries et avait « piégé » les demeures des villageois avec des coupes débordantes de grains.

La vieille sachante avait eu raison... Le soir même, Éloïse, qui résidait chez la guérisseuse, avait entendu un bruit sur le seuil de la chaumière, une sorte de murmure précipité.

Mireilha, à côté d'elle, dormait à poings fermés. Pour dire le vrai, elle ronflait bruyamment.

Éloïse s'était levée, avait déverrouillé la porte, non sans s'être emparée d'un imposant morceau de bois que Mireilha gardait près de l'entrée, justement pour ce genre de situation.

« Un bon coup sur la *cruque*¹... lui avait-elle un jour affirmé en joignant le geste à la parole. Ça calme n'importe qui, même le plus *calut*² des gars de par ici. »

Le battant s'était ouvert, révélant le petit personnage qui se tenait à présent en haut de son armoire, mais à ce moment-là fort occupé à compter les grains de la coupelle que la sachante avait disposée pour lui.

— 5 352... 5 353... 5 354... égrainait-il sans pouvoir s'arrêter.

Remise de sa surprise, Éloïse avait demandé, avec un bel aplomb :

1. En patois du Cantal, la *cruque* désigne la tête.

2. En occitan, un *calut* est un nigaud, un imbécile, une personne à l'esprit obtus. On dit souvent, pour se moquer « T'es pas un peu calut, toi ? »

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

— T'es le Drac ?

— Nan, je suis le pape... avait aussitôt répondu le démon à la queue basse avant d'ajouter : Bien sûr que je suis le Drac ! Tu crois que je m'embêterais à compter ces fichus grains si je l'étais pas ? 5 355... 5 356...

— Pourquoi les comptes-tu si tu n'as pas envie ? avait soudain demandé Éloïse, comme prise d'une brusque illumination.

— Oh ça ! C'est cette histoire de mécanique quantique à la noix. Comme les gens croient que c'est ce que je dois faire... eh ben je suis obligé de le faire. L'observateur influence l'observé, tu vois ? Le chat de Schrödinger¹ quoi...

— Non, je vois pas. Et je connais pas de Schrödinger et encore moins son chat, avait répondu Éloïse qui n'avait rien compris.

— Laisse tomber. C'est trop tôt de deux siècles pour te faire rire. 5 371... 5 372... avait tranché le Drac avant de lui lancer un regard suppliant de ses immenses yeux rouges. S'il te plaît, aide-moi...

1. Référence à une expérience de physique quantique imaginée en 1935 par le physicien Erwin Schrödinger. Dracou est un démon, et pour lui le temps est quelque chose de très relatif.

— T'aider ? Mais comment ? Et pourquoi ? Tu embêtes tout le monde au village.

— Je le ferai plus, promis, avait gémi le Drac en continuant de compter ses grains. 5 382... 5 383... Il suffirait que tu prennes ce bol, que tu le mettes à la cave... Je le suivrai et je serai protégé du soleil.

Il lui avait lancé un regard de chat suppliant insupportable.

— S'il te plaît... Ça pique abominablement, le soleil.

— À ce point-là ? avait demandé Éloïse, curieuse, en se rendant compte que le ciel, au-dessus des montagnes, à l'est, commençait à s'éclaircir...

— Tu as déjà été piquée par des orties ?

— Oui, avait acquiescé Éloïse.

— Tu multiplies par mille. Ça te donnera une idée...

— Ah quand même ! avait murmuré Éloïse avec une grimace.

— Comme tu dis... 5 397... 5 398, avait répondu le Drac avec un nouveau regard inquiet

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

vers les sommets que silhouettait de plus en plus la lueur d'un beau jour à venir.

— C'est donc un grand service, avait réfléchi Éloïse à haute voix. Alors je veux bien, mais à une condition...

— Laquelle ? avait demandé le petit démon sans quitter les montagnes des yeux.

— Tu deviens mon serviteur et tu fais tout ce que je dis pendant un an...

— Quoi ! s'était exclamé l'homoncule. Ça va pas la tête !

— D'accord...

Éloïse avait haussé les épaules.

— Alors bonne gratouille. Je retourne dormir.

Elle avait fait mine de refermer la porte, mais le Drac l'avait rappelée.

— Non ! Non ! Non ! T'en vas pas... C'est d'accord !

Éloïse, figée en plein geste, l'avait fixé.

— Ça doit vachement piquer.

— T'as pas idée, avait grommelé le petit démon, vaincu, qui avait aussitôt ajouté, alors qu'un premier rayon de soleil effleurait le sommet du toit : Viiiite !

Éloïse s'était donc emparée de la coupelle, l'avait emportée dans la demeure jusqu'à la cave, où elle avait ordonné au Drac de ne pas faire de bruit.

Elle avait refermé la porte et était retournée se coucher, à moitié sûre d'avoir rêvé. Mais le lendemain, après avoir évité toute la journée que Mireilha aille dans la resserre, elle y était entrée. « Dracou » était bien là... Il l'attendait.

Leurs aventures avaient commencé ainsi.

La journée, il se cachait de la lumière. La nuit, ils se retrouvaient.

Il l'accompagnait dans ses escapades nocturnes.

Il était devenu son compagnon de jeu favori.

Éloïse avait toujours cru que la vieille Mireilha ignorait son amitié avec Dracou, mais, à son ultime veillée, la vieille sachante lui avait murmuré :

— Je sais que tu t'amuses bien avec ton Drac, ma cabrette, mais prends garde, c'est tout de même le fils du diable...

Un fils du diable qui avait pourtant été là pour elle quand Mireilha était partie à son tour, la consolant toutes les nuits... et qui l'avait accompagnée à

ÉLOÏSE, MOUSQUETAIRE DU ROI

Versailles, caché dans une malle la journée, au risque d'étouffer.

Un fils du diable qui, inquiet, lui demanda, alors qu'elle enjambait le rebord de la fenêtre :

— Mais où vas-tu ?

Elle lui répondit, dans un grand sourire :

— Je rentre chez nous.